

PRIMO LEVI : LE TEMOIGNAGE EN QUESTION

Ecrire, raconter, dire : trois formes de communication qui déterminent et caractérisent l'œuvre de Primo Levi. Ecrire d'abord. C'est au commencement de l'hiver 1944 que le numéro de matricule 174517, déporté depuis le mois de février, passé au travers de la sélection d'octobre, bénéficie d'un coup de pouce du sort: sa formation de chimiste lui vaut d'être affecté au laboratoire de Buna-Monowitz, l'usine de caoutchouc dépendante d'Auschwitz. Dans l'immédiat, cela veut dire de fortes chances de ne pas tomber gravement malade ni d'être atteint de gelures. Dehors le vent glacial frappe les prisonniers, ajoutant aux coups des bourreaux. Le laboratoire c'est le répit, la tension se relâche laissant du temps mort au mort en sursis : « *Les camarades du Kommando m'envient et ils ont raison : ne devrais-je pas m'estimer heureux? Mais à peine, le matin, me soustrais-je à la rage du vent en franchissant le seuil du laboratoire, que voici à mes côtés la compagne de tous les moments de trêve, du Ka-Be et des dimanches de repos : la peine de se souvenir, l'ancienne féroce douleur de se sentir un homme, qui m'assaille comme un chien à l'instant où ma conscience émerge de l'obscurité. Alors je prends mon crayon et mon cahier, et j'écris ce que je ne saurais dire à personne* »¹.

La résurgence du passé est mortifère, elle mine de l'intérieur l'instinct de conservation déjà amoindri et pousse à la passivité, à l'inertie. Aussi les Italiens du convoi de Levi renoncent-ils rapidement à se rencontrer le dimanche soir, comme ils en étaient convenus. De quoi pourraient-ils parler,

¹ Traduit par moi. *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1979, p. 178. Traduction française, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987

après avoir fait le décompte des survivants qui ont perdu leur femme, leurs enfants, leurs parents? La langue, les habitudes, les références communes et familières les happent dans un abîme sans fond. La parole est inutile, vide, seule la motivation pratique et utilitaire soutient encore la communication. Mais l'utilité est tout aussi bien le renseignement concret qui permet de se procurer de quoi manger, que, parfois, le fil de l'abstraction intemporelle auquel s'accrocher, l'exercice intellectuel, l'occupation forcenée de l'esprit arrachant l'homme à l'emprise du quotidien. Le chant d'Ulysse pour Primo Levi, les problèmes de mathématiques pour Jacques Feldbau et quelques autres dont Jean Samuel, le Pikolo de *Si c'est un homme*, comme celui-ci l'explique si bien².

Parce qu'il aide à conserver la mémoire de son être homme, ce geste d'écrire au risque de sa vie a pour Primo Levi une vertu réparatrice. Témoigner avant tout pour soi, opposer un miroir aux images de vermine que l'ordre concentrationnaire sans cesse produit, multiplie et impose. Et fixer par écrit, même si l'idée est insensée qu'un jour quelqu'un lira. Certes, les bombardements des alliés, le bruit des artilleries soviétiques, le V de la victoire que font maintenant les prisonniers britanniques sont de bon augure. Mais si les nouvelles du ghetto de Varsovie ont traversé les barbelés, c'est que, deux mois auparavant, 300 juifs du ghetto de Lodz sont arrivés et ont raconté aussi comment le camp de Lublin a été liquidé : « *Une mitrailleuse aux quatre coins et les baraques incendiées; le monde civilisé ne le saura jamais. A quand notre tour?* »

Si c'est un homme est rédigé après la Libération. Un bref avant-propos daté de janvier 1947 confirme que le projet d'écrire est né à Auschwitz et que « faire participer les autres » a été un besoin pressant, élémentaire, urgent. Mais au moment de la rédaction, le destinataire n'est plus seulement le représentant du monde civilisé comme aux jours de la déportation. A présent, sa figure se dessine. Elle est celle de l'autre, antithétique par essence, celui que le hasard a placé ici plutôt que là, l'ayant ainsi prédestiné à ne pas connaître la malédiction d'être né. Parcourir cette distance infinie, c'est ébranler la part d'indifférence inéluctable, consubstantielle à la méconnaissance intrinsèque et qui risque toujours de se pervertir, qui s'est pervertie en négation. Il faut donc raconter,

² L'homme face à l'univers concentrationnaire, conférence faite à Colmar le 1er avril 1985, d'où est tiré le passage suivant : “ Au KB, j'ai rencontré Jacques Feldbau, un jeune et brillant mathématicien strasbourgeois avec qui nous avons formé un petit groupe de discussion de 4 ou 5. Nous avons fait énormément de mathématiques, nous avons des problèmes que nous essayions de résoudre le matin en marchant vers l'usine, le soir en rentrant (...) Il est probable que sans ces mathématiques, je ne serais pas revenu en France. J'aurais sans doute succombé aux attaques sournoises de la faim. Grâce à elles, j'ai pu oublier en grande partie nos malheurs du moment ”.

inscrire dans la mémoire collective. Primo Levi relate son expérience sans y ajouter d'informations complémentaires dont il ait pu prendre connaissance après coup. La matière se cristallise autour d'un élément moteur, d'une situation dominante et se configure en chapitres qui sont ensuite disposés suivant l'ordre chronologique des événements. La progression de l'histoire est contenue dans les étapes du parcours de la violence et de l'humiliation physiques, subies au cours du voyage, à la présence obsédante de la cheminée; de la découverte de l'impensable à l'adaptation à un système au-delà du bien et du mal, illustré par la bourse de trocs misérables, plus active que jamais sous l'effet de la nécessité, ou l'infirmerie avec son rituel obligeant les malades à se déshabiller et à attendre nus et mouillés après la douche, dans le froid devant la porte.

La chronologie ne supprime pas la mise en perspective. Ce n'est pas un hasard si *La trêve*³, qui nous raconte l'hallucinante odyssée à travers l'Europe centrale et orientale qu'est le voyage de retour – neuf mois entre la libération par les Soviétiques et l'arrivée à Turin – s'ouvre sur la vision du camp abandonné, « néant encombré de morts » où ne restent pour leur chance, que les malades qui n'ont pu être évacués par les Allemands. L'enfant muet et le jeune adolescent dont la parole, comme autant de coups assénés, n'est que reproduction de phrases pétrifiées - ordres, menaces, chansons accompagnant la marche des prisonniers -. Hurbinek et le Petit Kiepura, sont les deux figures symétriques du degré d'annulation de l'humain auquel les nazis sont parvenus. Elles auraient pu figurer à la fin de *Si c'est un homme*, elles auraient même ajouté à l'horreur. Primo Levi les a placées au début du chemin vers la liberté : rappel d'une réalité indélébile pour qui l'a connue, avertissement pour l'avenir. La vraie mort c'est l'oubli, comme dit le psalmiste.

Chez Levi, aucune complaisance dans le récit des atrocités. L'euphémisme de “ favori ” pour indiquer la situation du Petit Kiepura nous fait mesurer la distance qui sépare son écriture de celle de Jean-François Steiner dans *Treblinka*⁴. Sans doute d'abord parce que Levi n'imagine pas. Il se borne à rapporter. Au reste on constate dans tous ses écrits qui traitent de l'extermination, que plus les faits sont cruels, inhumains, plus la précision et la concision sont confiées à l'emploi de mots anodins. Une expression aussi banale que « *Violence inutile* » sert de titre au chapitre de *I sommersi e i salvati* (*Les Engloutis et les rescapés*) qui évoque, entre autres, l'utilisation par les SS des cendres humaines produites par les fours crématoires, des tonnes par jour, qui ont servi à l'isolation thermique de constructions en bois ou comme gravillon dans les sentiers du village des SS, situé à côté du camp. L'horreur appelle l'horreur dans une escalade qui banalise les faits.

³ Paris, Grasset, 1966.

⁴ Paris, Fayard, 1966

En second lieu, parce que Primo Levi vise à transformer le lecteur en interlocuteur, à l'interpeller, à discuter avec lui, à comprendre. Le témoignage est nécessaire mais insuffisant. Au-delà du sens premier du mot, une interrogation sur ce qu'est le témoignage traverse l'œuvre. Elle est placée sous le signe de la mémoire offensée.

L'organisation nazie avait tout prévu. Aucune trace ne devait rester de la solution finale. Quand bien même il y aurait des survivants, ils ne seraient pas crus. La vérité des événements, de par son énormité, allait jeter le doute sur l'objectivité des témoignages. Bien plus, la honte atteint tout le monde, la blessure de la mémoire agit sur les victimes comme sur les bourreaux. La répugnance devant une réalité qui nous concerne conduit à arranger les données, à se tromper soi-même. La mère d'Alberto ne peut penser que son fils est mort; s'il n'est pas revenu, c'est qu'il en est empêché, par la maladie, sans doute. Vérité de consolation, mais vérité tout de même pour celui qui y croit, et dont il n'est pas impossible qu'elle ne s'impose avec l'aide du temps, quand les proches ne seront plus là pour apporter un démenti.

Il en va de même dans le camp opposé. Le désir cauchemardesque qui hante Primo Levi après sa libération de rencontrer l'un des “ autres ”, de “ *ceux qui là-bas avaient disposé de nous* ”, par un de ces tours du destin, vient à se réaliser. A l'occasion d'une transaction pour la firme où il travaille, il entre en correspondance épistolaire avec le *Doktor Müller*, l'un des inspecteurs civils de Buna, ex-Sa dont, prisonnier, il dépendait. Et il lui pose des questions : savait-il? pourquoi Auschwitz? pourquoi les enfants gazés? Englué dans ses justifications morales, ce « bon » allemand en arrive à penser et à lui répondre que l'usine de caoutchouc tout entière avait été construite pour protéger les juifs. De bonne foi il oppose à la réalité qu'il a pu constater de ses yeux une construction délirante lui permettant de s'accepter. Telle la résine défectueuse que sa firme a livrée et qui ne sèche pas, son discours visqueux trouve son vanadium, son remède, dans un petit additif.

De l'argon au vanadium. On dirait que 'a notion de témoignage suit le parcours du *Système périodique*⁵. Pour ainsi dire inerte au départ, elle n'est que le geste qui sort de l'ombre l'existence de la communauté juive du Piémont avec ses manières d'être et son langage, ou découvre des pans de vie biographiques et historiques. A la fin du parcours, elle est mise en défaut par son image renversée. La blessure béante altère les souvenirs, déforme les faits, prêtant appui à d'autres falsifications de l'histoire, volontaires celles-ci. Aussi Primo Levi s'attache-t-il à analyser et à mettre à nu un enchaînement de réactions chez ceux qui ont pratiqué la violence de l'humiliation comme chez ceux qui l'ont subie. Dans son dernier livre, *I sommersi e i salvati*, il développe une réflexion solidement documentée sur le plan historique, qui intègre le

⁵ Paris, Albin Michel, 1987

témoignage et lui restitue ainsi sa véridicité.

La vaste littérature italienne inspirée de l'expérience et du souvenir de la seconde guerre mondiale a été l'objet de nombreuses analyses qui ont souvent souligné, notamment dans les écrits concernant la captivité, la fâcheuse tendance de l'intellectuel à se réfugier dans les sphères transhistoriques de la culture. Primo Levi n'a pas échappé à cette critique qui avance pour preuve le chapitre intitulé « Le chant, d'Ulysse » dans *Si c'est un homme*⁶. Parfois c'est l'opposition entre document et récit littéraire qui charrie l'idée d'un rapport manqué avec la réalité. « *Chez Primo Levi, écrit Romano Luperini, qui pourtant ne voudrait être que témoin, il est ardu de distinguer la documentation du récit littéraire* »⁷. Curieuse conception, soit dit en passant, que celle qui nie à la littérature la valeur de document et oublie que le document est une élaboration, un certain degré de transformation. Or que retient Levi de ces remarques? La réponse est le chapitre L'« intellectuel à Auschwitz », où il discute avec Hans Meyer-Jean Améry, le philosophe suicidé. Ce qui le frappe n'est pas l'incompréhension du lecteur, qui est une donnée avec laquelle il faut compter. C'est le doute que sa propre mémoire l'ait trahi, c'est la crainte d'une interférence du moment et du goût de l'écriture avec le passé. Et l'auteur de vérifier auprès de son ami Jean Samuel à qui il avait voulu de toutes ses forces traduire les vers de Dante un matin à Auschwitz. Témoignage et vérification, c'est-à-dire enquête historique, ne sauraient être séparés. Leçon à méditer aujourd'hui que l'éloignement dans le temps facilite les manipulations⁸.

⁶ Cf. par exemple, Piero Bevilacqua, « *L'ideologia dell'umano nella memorialistica della seconda guerra mondiale* » in Angelus Novus, Venezia, n. 24, 1974, pp. 105135.

⁷ *Il novecento*, Torino, Loescher, 1981, t. II, p. 673

⁸ Au festival de Cannes 1987, dans le cadre « Perspectives du cinéma français », catégorie documentaires, un long court-métrage a été présenté 'sur le sauvetage de milliers de juifs par la communauté protestante du plateau cévénois. Il s'agit d'un montage de témoignages de résistants et de paysans qui ont été directement impliqués dans l'action au péril de leur vie. Des commentaires en voix off relient les séquences. Un des commentaires inclut subrepticement dans la mouvance le commandant en chef de la garnison allemande du Puy. Se demandant « *Comment se fait-il que les SS et la Gestapo ont prêté si peu d'attention à ce qui se passait là?* », la voix off répond « *Se pourrait-il que lui aussi savait bien que le Chambon était plein de juifs, mais évita de le signaler à ses collègues? Sait-on jamais qui peut se trouver entraîné dans une conspiration pour le bien, une fois celle-ci mise en marche?* » Or c'est en juin 1943, alors que ce major était le commandant en chef depuis six mois, que les gens du refuge des Roches, la plupart des adolescents, ont été déportés (23 personnes dont 22 juifs et un protestant, Daniel Trocmé, sur les 234 déportés du département de la Haute-Loire).

L'image du « bon » officier que le film suggère, tient à un témoignage, rapporté en voix off, du propriétaire de l'hôtel réquisitionné au Chambon pour les soldats allemands convalescents, ainsi qu'au fait suivant. Entre le 19 et le 22 août 1944, la garnison allemande en retraite, qui vient de quitter le Puy, est encerclée sur la route de Saint-Etienne. Le

La langue aussi favorise le détournement du sens. Le besoin de raconter aux autres, qui a pu soutenir l'instinct de conservation – *“ parce que le Lager est une grande machine à fabriquer des bêtes, nous ne devons pas devenir des bêtes; puisque même ici il est possible de survivre, nous devons vouloir survivre, pour raconter, pour témoigner (...); nous sommes des esclaves, certes, privés de tous les droits, exposés à toutes les humiliations, voués à une mort presque certaine, mais une faculté nous est restée et nous devons la défendre avec toute notre force, parce que c'est la dernière: la faculté de refuser notre consentement »* dit Steinlauf⁹ - ce besoin donc, par un glissement de sens de la préposition “ pour ”, se transforme en privilège de survivant, élu pour porter témoignage. Dénonçant cet autre vice de forme, Primo Levi nous rappelle que les véritables témoins sont ceux qui ont été submergés, les « musulmans », parce que ce sont eux, les morts, qui ont été la règle, les